

COMTE LÉON TOLSTOÏ

LE PRINCE
NEKHLIOUDOV



TRADUIT

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

E. HALPÉRINE-KAMINSKY



316
1888

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1889

Tous droits réservés

Le Prince Nekhlioudov

Léon Tolstoï



Perrin, Paris, 1889

Exporté de Wikisource le 12/01/2017

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE. — Projets

DEUXIÈME PARTIE. — À l'étranger

TROISIÈME PARTIE. — La fin

PREMIÈRE PARTIE

PROJETS

I

Le prince Nekhlioudov avait dix-neuf ans quand il acheva sa troisième année à l'Université. Aux vacances d'été il alla dans ses terres, où il demeura jusqu'à l'automne. À cette époque, il écrivit à sa tante, la comtesse Beloretskaïa, qu'il considérait à la fois comme sa meilleure amie et la femme la plus remarquable du monde, la lettre suivante :

« Chère tante,

« J'ai pris une décision de laquelle doit dépendre ma destinée tout entière. J'abandonne l'Université et vais me consacrer à la vie rustique, pour laquelle je sens que je suis né. Pour Dieu, ma chère tante, n'allez pas vous moquer de moi ! Vous direz que je suis jeune. Peut-être, en effet, suis-je encore un enfant, mais cela ne m'empêche pas d'avoir conscience du penchant que j'ai à aimer le bien et à désirer le faire.

« Comme je vous l'ai déjà écrit, j'ai trouvé ma propriété dans le plus grand désordre. À force de chercher un remède à cette situation, j'ai acquis la certitude que le mal vient de la misère des moujiks : ce mal ne peut disparaître que par un long et patient travail. Si vous pouviez seulement voir deux de mes moujiks, David et Ivan, l'esprit de famille dont ils sont animés ! je suis certain que leur aspect vous convaincrait plus

que tout ce que je pourrais vous dire. N'est-ce donc pas un devoir, un devoir sacré, que de s'occuper du bonheur de sept cents âmes dont j'aurai un jour à rendre compte devant Dieu ? Ne serait-ce pas pécher que de les abandonner plus longtemps à l'arbitraire de grossiers starostes et gérants ! Pourquoi chercher dans une autre sphère l'occasion d'être utile et de faire le bien quand j'ai devant moi une tâche aussi noble, une mission aussi glorieuse ! Je me sens capable d'être un bon maître, et pour l'être comme je le conçois, il n'est point besoin des diplômes et des grades que vous désirez tant me voir acquérir.

« Chère tante, renoncez aux projets ambitieux que vous aviez formés pour moi. Habituez-vous à l'idée que j'ai choisi ma voie, la bonne, celle qui, je le sens, me conduira au bonheur. Auparavant, j'ai beaucoup songé au devoir que je m'impose aujourd'hui. Je me suis fait une règle de conduite, et si Dieu me donne vie et force, je réussirai dans mon entreprise.

« Ne montrez pas cette lettre à mon frère Vassia^[1], car je redoute ses railleries. Il est habitué à me dominer et je crains son influence. Quant à Vania^[2], s'il n'approuve pas mes intentions, du moins il les comprendra. »

La comtesse répondit par la lettre suivante :

« Ta lettre, mon cher Dmitri, ne m'a rien prouvé, sinon que tu as un cœur excellent ; ce dont je n'ai, d'ailleurs, jamais douté. Mais dans la vie, mon cher ami, nos qualités nous nuisent plus que nos défauts. Je ne te dirai pas que tu commets une sottise et que ta conduite me chagrine : j'essaierai seulement d'agir sur toi par le raisonnement. Donc, raisonnons, mon ami : Tu me dis que tu te sens du penchant pour la vie

rustique, que tu veux faire le bonheur de tes paysans et que tu espères devenir un bon maître. *Primo*, je dois te dire que nous n'avons conscience de nos penchants que lorsqu'ils nous ont déjà trompés ; *secundo*, qu'il est plus facile de faire son propre bonheur que de faire celui des autres, et, *tertio*, que pour être un bon maître, il faut être un homme froid et sévère, et je doute que tu le deviennes jamais, quoi que tu fasses pour cela.

« Tu considères tes arguments comme irréfutables et tu vas jusqu'à les convertir en maximes. Mais, à mon âge, mon ami, on ne se fie ni aux raisonnements ni aux maximes ; on ne croit qu'à l'expérience. Or, l'expérience me dit que tes projets ne sont qu'enfantillages. J'approche de la cinquantaine, j'ai connu beaucoup d'hommes respectables à tous égards, mais je n'ai jamais entendu dire qu'un jeune homme bien né et plein d'avenir se fut enterré dans un village sous le prétexte d'y faire du bien. Tu as toujours voulu passer pour un original : ton originalité n'est autre chose qu'un amour-propre excessif. Eh ! mon ami, suis donc la voie déjà frayée ; elle conduit plutôt au succès, qui, s'il ne te semble pas nécessaire en lui-même, n'en est pas moins indispensable pour le bien que tu veux faire.

« La misère des paysans est un mal inévitable, en tous cas un mal qu'on peut soulager sans oublier ses devoirs envers la société, envers les siens, envers soi-même. Avec ton intelligence, ton cœur, ton amour de la vertu, il n'est pas de carrière dans laquelle tu ne puisses espérer le succès. Mais au moins choisis-la digne de toi et susceptible de te faire honneur.

« Je crois à ta sincérité quand tu te dis exempt d'ambition, mais tu te trompes toi-même. À ton âge et avec tes moyens, l'ambition est une vertu ; elle ne devient une passion vulgaire

que quand l'homme n'a plus la possibilité de la satisfaire. Tu t'en apercevras, si tu persistes dans ton projet.

« Adieu mon cher Mitia^[3]. Il me semble que je t'aime encore davantage à cause de tes projets extravagants, mais nobles et généreux. Agis comme tu l'entendras, mais je t'avoue ne pouvoir être d'accord avec toi. »

Après avoir lu cette réponse, le jeune homme réfléchit longuement et décida enfin qu'il peut arriver à une femme de génie de se tromper. Il envoya sa démission à l'Université et se fixa définitivement dans son domaine.

II

Comme il l'avait écrit à sa tante, le jeune pomestchik^[4] s'était tracé une règle de conduite pour la gestion de sa propriété. Toute son existence, toutes ses occupations étaient réglées par mois, par jours et par heures. Le dimanche était consacré à recevoir les solliciteurs et les moujiks, à inspecter la propriété, à visiter les paysans, auxquels il portait des secours, avec l'assentiment et sur les indications du mir^[5], qui se réunissait chaque dimanche soir afin de statuer sur l'urgence et la nature des secours à distribuer. Plus d'une année s'écoula, à la fin de laquelle le jeune homme n'était plus un novice dans l'administration théorique et pratique de son bien.

Un beau dimanche de juin, Nekhlioudov, après avoir bu le café et lu un chapitre de la *Maison rustique*, mit un carnet et une liasse de billets de banque dans la poche de son paletot d'été et sortit de la grande maison de campagne à colonnades surmontées de terrasses, dont il n'occupait qu'une seule petite chambre au rez-de-chaussée. Il allait, par les sentiers herbus d'un vieux jardin anglais, dans la direction du village qui s'étendait des deux côtés de la grande route.

Nekhlioudov était grand, élancé ; il avait d'épais cheveux châtons, longs et frisés ; ses yeux brillaient, ses joues étaient fraîches et, autour de ses lèvres rouges, le premier duvet de la

jeunesse apparaissait à peine. Sa démarche et son attitude portaient l’empreinte de la force et de la souplesse, avec un certain laisser-aller où se trahissait la bienveillante béatitude de son âge. Une foule bigarrée sortait de l’église : des vieillards, des jeunes filles, des enfants, des femmes, leur nourrisson dans les bras ; tous étaient vêtus de leurs habits de fête et se dirigeaient vers les izbas^[6] en saluant très bas leur barine au passage. Nekhlioudov s’engagea dans l’unique rue du village, s’arrêta, tira son carnet de sa poche et, sur le dernier feuillet couvert d’une écriture enfantine, lut plusieurs noms de paysans en regard desquels se trouvaient des signes conventionnels. Le premier nom était celui d’Ivan Tchouricenok ; il demandait des étais pour soutenir les murs de son izba. Le barine se dirigea vers la porte charretière de la seconde chaumière à droite.

La demeure de Tchouricenok était dans un piètre état. La charpente de bois, à demi-pourrie, était toute penchée d’un côté et s’enfonçait dans la terre, à tel point qu’une petite fenêtre à coulisse, toute brisée, se trouvait au niveau du fumier. L’autre fenêtre était bouchée avec des chiffons de coton. On y pénétrait dans la pièce d’entrée par une porte basse dont le seuil de bois était totalement pourri. La porte charretière, en forme de cage tressée, était accotée au mur du principal bâtiment de l’izba. Le tout était recouvert d’un seul toit inégal et défoncé. Seuls, les auvents restaient garnis d’une paille noire en pleine putréfaction. Partout ailleurs, la charpente était à découvert. Au milieu de la cour était le puits, les poutres et la roue brisées. À côté, dans une flaque d’eau creusée par le piétinement du bétail, des canards barbotaient.

Deux vieux cytises, fendus et desséchés, étendaient leurs branches rares, à peine recouvertes d'un feuillage pâle, au-dessus du puits. Au pied de l'un de ces arbres, qui témoignaient que quelqu'un s'était jadis soucié d'embellir cet endroit, une petite blondine d'une huitaine d'années se tenait en ce moment assise ; une autre fillette, de deux ans tout au plus, essayait de grimper sur elle. Un jeune chien de basse-cour qui jouait avec les enfants, ayant aperçu le barine, courut à la porte charretière, et, d'effroi, se mit à aboyer de toutes ses forces.

— Ivan est-il à la maison ? demanda Nekhlioudov.

L'aînée des deux petites filles demeurait comme clouée à sa place, ouvrant de grands yeux sans répondre. La plus petite ouvrait, elle, la bouche en grimaçant et toute prête à pleurer. Une petite vieille, vêtue d'une jupe à carreaux, déchirée, la taille entourée d'une large ceinture rougeâtre, regardait par la porte entrebâillée et ne soufflait mot.

Nekhlioudov s'approcha du vestibule et répéta sa question.

— Il est à la maison, barine, répondit enfin la petite vieille d'une voix tremblante, en saluant très bas et comme terrassée par l'émotion.

Nekhlioudov la remercia d'un salut et traversa le vestibule pour gagner une cour étroite. La vieille appuya sa joue sur la paume de sa main droite, s'approcha de la porte et, sans quitter des yeux le barine, se mit à balancer doucement la tête.

Dans la cour, Tchouricenok abattait à coups de hache la haie que le toit écrasait.

C'était un moujik d'une cinquantaine d'années ; sa taille dépassait la moyenne, son visage allongé, aux traits expressifs

et agréables, était hâlé par le soleil. Il avait la barbe châtain, çà et là semée de quelques poils blancs, et d'épais cheveux de même nuance. Ses yeux demi-clos, d'un bleu sombre, regardaient avec intelligence et décelaient une insouciance bonasse. Sa bouche, d'un dessin régulier sous les moustaches blondes peu abondantes, exprimait nettement, quand elle souriait, une tranquille confiance en soi, une sorte d'indifférence railleuse pour tout ce qui l'entourait. Sa peau rugueuse, son front sillonné de rides profondes, son cou, son visage et ses mains striées de grosses veines en relief, son dos voûté, ses jambes arquées, disaient toute une vie de travail excessif, accablant.

Il était vêtu d'un pantalon de toile bise, rapiécé aux genoux avec des morceaux de toile bleue, et d'une chemise grise et sale, déchirée au dos et aux coudes. La chemise était serrée à la taille par un cordon auquel était suspendue une petite clef de cuivre.

— Que Dieu vous aide ! dit le barine en entrant dans la cour.

Tchouricenok se retourna, puis se remit à se besogne. D'un effort énergique, il réussit à dégager la haie de dessous l'auvent. Il planta alors sa hache dans une poutre et s'avança vers Nekhlioudov en rajustant sa ceinture.

— Je vous souhaite une bonne fête, Votre Excellence, dit-il, en saluant jusqu'à terre et en secouant ses cheveux.

— Merci, mon cher. Je suis venu voir comment marchent tes affaires, fit Nekhlioudov d'un ton d'amitié juvénile et timide à la fois en examinant les vêtements du moujik. — Dis-moi, à quoi te serviront les états que tu m'as demandés à la

Skhodka^[7] ?

— Des étais ? Mais on sait bien à quoi cela sert, mon petit père, Votre Excellence. Je voudrais étayer un peu ma maison. Voyez donc ce pan de mur qui s'est affaissé. Heureusement, Dieu a préservé mon bétail, absent à ce moment-là. À peine si tout cela tient, ajouta Tchouricenok avec mépris en désignant le hangar chancelant, à demi-ruiné.

— Pourquoi donc as-tu demandé cinq étais, puisque ce hangar est ruiné, et que les autres vont le suivre ? Ce ne sont pas des étais qu'il te faut, mais des poutres et des charpentes, dit le barine assez satisfait de pouvoir étaler sa compétence en ces sortes de choses.

Tchouricenok ne répondit pas.

— Par conséquent, c'est du bois qu'il te faut, non des étais. Il fallait donc le dire.

— Certes, j'ai besoin de bois. Mais où prendre tout ce qu'il m'en faut ? On ne peut toujours s'adresser au barine. Si on nous laissait, nous autres, vous demander tout ce dont nous avons besoin, quels paysans serions-nous donc ?... Mais si votre bienveillance me permettait de prendre les pièces de chêne qui sont sans emploi dans l'aire, ajouta Tchouricenok en saluant et en piétinant sur place avec un balancement de tout le corps, — peut-être, alors, qu'en changeant une poutre, et réparant une autre, je réussirais à raccommoder cette vieille charpente.

— Comment cela ! Mais tu me dis toi-même que tout est pourri. Aujourd'hui, un côté s'est affaissé, demain ce sera un autre, après-demain un troisième ; donc, s'il y a quelque chose

à faire, il faut refaire du neuf, afin de n'avoir pas toujours à recommencer. Dis-moi, qu'en penses-tu ? Tes hangars pourront-ils passer ainsi l'hiver sans s'écrouler ?

— Eh ! qui le sait !

— Non... Dis-moi ce que tu en penses. S'écrouleront-ils, oui ou non ?

Tchouricenok réfléchit un instant.

— Tout s'écroulera, dit-il tout à coup.

— Eh bien, tu vois... Il fallait le dire à la Skhodka et ne pas demander des étais seulement. Tu sais bien que je suis aise de te venir en aide.

— Nous sommes très contents de votre bienveillance, répondit Tchouricenok avec méfiance et sans oser regarder le barine. — Pour moi, quatre poutres et quelques étais suffiraient. Ensuite, je m'arrangerais. Si vous aviez quelques pièces de bois dont vous n'avez point besoin, je les emploierais à étayer mon izba.

— Comment ! ton izba est aussi en mauvais état !

— Mais nous nous attendons, avec ma baba, à ce que, d'un jour à l'autre, elle écrase quelqu'un, répondit Tchouricenok avec indifférence. Hier encore, une solive tombée du plafond a presque assommé ma baba^[8].

— Comment, assommé !

— Mais oui, Votre Excellence. Ma baba l'a reçue dans le dos et elle est restée sans connaissance, jusqu'à la nuit.

— Eh bien !... Est-ce passé ?

— Pour passé, c'est passé. Mais elle est toujours malade. Il est vrai qu'elle est malade depuis son enfance.

— Est-ce que tu es malade ? demande Nekhlioudov à la baba, qui était restée sur le seuil et avait commencée à geindre dès que son mari avait parlé d'elle.

— Je sens toujours ici quelque chose qui m'opprime, répondit-elle en montrant sa poitrine maigre et sale.

— Encore ! fit avec dépit le jeune homme.

Et, haussant les épaules, il reprit :

— Pourquoi n'es-tu pas allée à l'hôpital !... C'est pour cela que l'hôpital est fait. Ne vous l'a-t-on jamais dit ?

— Mais oui, notre nourricier, on nous l'a bien dit, mais nous n'avons jamais le temps. Il faut bien que nous fassions notre corvée. Puis il faut aussi travailler pour nous. Et puis les enfants... Je suis seule pour tout cela.